

# Le jardin des arts

## **Felix Apaiz Wysocki : « la vie va vite en vrai »...**

**La galerie L'Ecrin accueille « Filtres », un travail inédit de Felix Apaiz Wysocki qui exhale le goût des autres en saisissants arrêts sur images dispensant leur supplément d'âme jusqu'en des non-lieux figés dans un présent sans présence...**

En fin de résidence dans les locaux de la galerie L'Ecrin, Felix Apaiz Wysocki travaille comme auxiliaire de vie – autant dire que le réel le travaille au corps et réciproquement jusqu'à insuffler à ses dessins muraux cette sève fictionnelle parcourant la toile peinte d'un « vivre ensemble » toujours à un fil de la déchirure. Extirpée à la pointe sèche à partir d'une image fixe ou d'une image en mouvement, son flux se dévoile dans cette « clarté un peu sèche » dont un historien de l'art a fait la caractéristique de l'art français – et irrigue tout particulièrement le support mural ou la plaque de plastique polycarbonate : « J'utilise la photo ou la vidéo comme base de travail graphique. Je travaille sur les communautés en marge, je veux mettre en lumière celles qui sont dans l'ombre. Le dessin me permet le détachement par rapport au support initial : dans ce mouvement, je vois l'image telle qu'elle pourrait être reproductible... »

Afin d'accentuer leur caractère éphémère, Felix Apaiz Wysocki limite le tirage de ses œuvres à cinq exemplaires maximum – la vie est une épreuve d'artiste qui garde le sens des limites tant que le vivant ne se perd pas de vue sous la charge d'abstractions mortes ployant son endosquelette...

### **Extension de l'empire en nulle part...**

D'emblée, une composition sur une plaque de plastique monumentale interpelle comme pour convier à un peu prévisible voyage dans l'indéterminé. Elle représente un jeune garçon sur son vélo, concentré sur le mouvement de roue qui fait tourner le monde en manège – ou le pousse dans ses marges d'enfance perdue. Dans « la vraie vie », il venait de perdre son père – ça se passe comme ça chez les « vrais gens », telle que se révèle dans sa netteté graphique une vérité se jouant du flou comme de la cécité morale...

Sur le mur de droite, un sac plastique enserrant une tête – tout est dit sans filtre de cette désespérance ordinaire et tout s'enchaîne des épisodes de ce récit, comme obéissant à un art de la mise en scène s'exerçant en zone grise de l'humain dont le sacré est sans cesse sacrifié à l'inessentiel.

Autre mur, autre récit au centre représentant un jeune garçon portant un maillot siglé... « Qatar », une petite fille au regard d'une acuité inaccoutumée, comme habité par la flamme d'une personnalité en formation qui résiste – en télescopage avec la tête de Spiderman derrière eux : « J'ai voulu représenter l'innocence confrontée à une réalité plus dure »... Bref, un mitraillage de significations avec cette charge d'indignation qui, parfois, fait lever encore la pâte humaine sous les cendres d'un avenir d'ores et déjà volé...

Sur le mur de gauche, une toile de tente suspendue fait le récit de la précarité non moins ordinaire dans les marges d'une spongiforme hypermodernité de casino – comme elle fait récit de l'inconfort ordinaire et de ces migrations d'âmes mortes venues expérimenter les possibles de leur âge sans âge, entre vie vécue et rêve de vie se fracassant contre le mur de verre de non-lieux faisant à tous, migrants et autochtones quittés par leur terre, comme une prison à ciel ouvert – celle d'une mortifère abstraction transformant le vivant en flux de données et le sol en désert avançant sous nos pas plus vite que notre ombre vers la falaise...

Mais ce récit-là est si accueillant, dans le clair-obscur d'un état de « mélancolie » toujours sur le qui-vive en son délicat feuilletage de filtres aimantés vers un centre où tout serait censé converger... Comme en écho à la question parcourant Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq (1910-2007) : « Qui vive ? »

Felix Apaiz Wysocki aime citer la phrase du duo de « street-artistes à hauteur d'hommes » Sismikazot : « la vie va vite en vrai ». Peut-être faudrait-il l'afficher à l'entrée de ce monde de fraude généralisée comme un écriteau – histoire de conjurer la célèbre phrase du Dracula de Bram Stoker (1847-1912) venue d'une Belle Epoque qui s'ignorait alors à l'agonie : « les morts vont vite »... Depuis, le compteur n'en finit plus de s'affoler comme les talents n'en finissent pas de s'aiguiser contre un devenir-écran vouant tous à un présent sans présence...

Par **Michel Loetscher**